

Surproduction et pilonnage

André Vanasse

Numéro 155, automne 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72380ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Vanasse, A. (2014). Surproduction et pilonnage. *Lettres québécoises*, (155), 3–3.

Surproduction et pilonnage

Tous les auteurs vous le diront : c'est souvent avec colère qu'ils apprennent que le livre, qu'ils ont écrit à la sueur de leur front, sera entièrement ou partiellement pilonné. En guise de consolation, leur éditeur leur offre les livres invendus à un prix plancher. Les plus généreux le fixent à un sixième du prix de sa valeur marchande. Mais que feront les auteurs de ces boîtes encombrantes après l'achat ?

Quand les grands distributeurs, Socadis et Dimedia en tête, ont construit leurs entrepôts de livres au cours des années soixante-dix, ils étaient convaincus qu'ils auraient de l'espace pour des décennies. Ils n'avaient pas prévu l'explosion de la production qui frapperait le marché du livre au Québec et dans le monde. À titre d'information, il s'est publié 476 romans québécois en 2001 et 802 en 2010, une augmentation de près de 60 % en dix ans. En littérature jeunesse, l'explosion est presque aussi spectaculaire : 640 titres en 2001 contre 1 175 en 2010, soit près de 55 % d'augmentation.

Je l'ai déjà écrit, le phénomène n'est pas propre au Québec. Il est mondial. À coup sûr, occidental. Il n'empêche qu'il est préoccupant. La quantité de livres pilonnés est considérable. Je n'ai pas trouvé de statistiques à propos de la question du pilonnage au Québec, mais selon l'étude faite en France par Hervé Gaymard à l'intention du ministère de la Culture et de la Communication dans son rapport intitulé *Situation du livre. Évaluation de la loi relative au prix du livre et Questions prospectives*, il appert que 80 à 100 millions d'ouvrages ont été pilonnés annuellement en France ces dernières années. C'est une quantité phénoménale qui correspond, selon M. Gaymard, à 25 % des livres publiés. L'auteur tient à préciser par ailleurs que ce chiffre est encourageant si l'on considère qu'il atteint 40 % aux États-Unis. Sur la foi de cette affirmation, on peut dire sans risque d'erreur sérieuse que ce chiffre de 40 % correspond à la situation que vit le Québec. Le pourcentage pourrait même être plus élevé.

Peut-on freiner ce pilonnage massif ?

Imprimer à l'unité ?

Et si les libraires décidaient d'offrir à leur clientèle un service à la demande ? Dans un éditorial antérieur, j'avais fait mention de cette possibilité. J'avais même assisté, au début des années quatre-vingt-dix, à la démonstration d'une « machine », fabriquée par Xerox, capable de produire un livre en quelques minutes, page couverture incluse. Elle a été

peaufinée pendant plusieurs années. Elle est maintenant offerte sur le marché sous le nom d'Espresso Book Machine. J'avais aussi précisé, dans une infocapsule, que l'Université McGill en avait acheté une pour permettre à la bibliothèque de reproduire des livres très anciens. Le but : éviter d'abîmer des œuvres d'une grande valeur. Avec raison, si l'on considère que certains livres anciens ne comptent que quelques exemplaires dans le monde et valent parfois une fortune.

Je ne connais aucune librairie au Québec qui ait mentionné l'utilisation de l'Espresso à des fins commerciales, mais des recherches sur Internet m'ont permis de constater que la librairie de l'Université de Waterloo a fait l'acquisition d'une de ces machines-livres et offre ainsi aux éventuels acheteurs d'avoir accès à des œuvres qui ne seraient plus sur le marché. Sur le site, on précise que « les livres soumis aux droits d'auteurs sont publiés avec la permission des ayants droit de sorte que les éditeurs et les auteurs sont dûment payés ».

On y ajoute cependant qu'en agissant de cette façon « on court-circuite le processus traditionnel de la chaîne du livre ».

Un nouveau modèle de production ?

Peut-on continuer à imprimer des livres dont presque la moitié est destinée au pilon alors que les entrepôts des distributeurs croulent sous le poids des nouveautés dont ils doivent se débarrasser parfois un an à peine après les avoir reçues ? Pour un auteur, savoir que sa création est « indésirable » après si peu de temps est quasi une invitation à cesser d'écrire. À quoi bon consacrer trois, quatre ou cinq ans, pour découvrir que toute cette énergie dépensée est devenue de la simple pâte à papier douze mois plus tard ?

L'enjeu de l'impression à la demande est de remettre en cause tout le système du livre tel qu'il existe depuis des siècles. D'une certaine façon, c'est une catastrophe, mais il faut se rendre à l'évidence : à mesure que le livre numérique prendra le pas sur le livre imprimé, les libraires feront face à une baisse de clientèle. Effectivement, c'est le cas depuis trois ans



EXPRESSO BOOK MACHINE DE XEROX

puisqu'on a vu vingt-neuf librairies indépendantes fermer leurs portes. Et si on redessinaient la chaîne du livre ? Ce serait un changement structurel majeur, mais il se pourrait que cela devienne une nécessité.

Devant une mutation aussi importante, il y aurait forcément des perdants. D'abord, les imprimeurs qui, à la limite, pourraient être quasi rayés de la carte si jamais les journaux — le groupe Gesca, qui gère plusieurs journaux dont *La Presse*, vient d'annoncer son intention de le faire — désertaient totalement le format journal au profit du numérique. Les deuxièmes qui seraient touchés seraient les distributeurs, à moins qu'ils se chargent de la gestion des livres imprimés à la demande. Rien ne les y autorise sauf s'ils prennent les autres intervenants de court en se procurant les fameuses machines-livres. Quoi qu'il en soit, les effets « collatéraux » seraient importants.

Prévoir l'avenir...

Je ne suis pas prophète de malheur. Je constate seulement que le livre est à la croisée des chemins. L'impression à outrance est nocive pour l'industrie de l'édition. Pour les années 2010, 2011 et 2012, il y a eu une diminution des ventes de livres de 11,5 %. C'est énorme. Si on veut éviter l'effondrement de l'industrie du livre, l'impression à la demande est la solution écologique qu'il faut adopter en attendant que le phénomène de la numérisation s'impose au fil des ans. Cela dit, je crois qu'il sera difficile de produire des livres de luxe, qui sont en soi des objets d'art, sans le soutien d'une impression de très haute qualité, mais là encore qui nous dit que la machine-livre ne pourra pas un jour y parvenir ?

Une chose est claire à mes yeux : on ne peut plus surproduire des livres alors que notre planète s'asphyxie de toutes parts. La Terre souffre, elle aussi, d'une maladie qui n'a jamais été aussi destructrice : le cancer ! Il faut opter pour la modération et refuser la production à perte qui un jour nous tuera si on continue à ce rythme. Déjà que, dans certaines capitales, on n'arrive plus à respirer convenablement...